

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°7 – mars/avril 2007

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2007

DE L'ORIENT INTERIEUR

L'ARBRE DE L'ESOTERISME CHRETIEN

L'arbre de l'ésotérisme chrétien plonge ses racines aux origines du christianisme, pourtant on prendra garde de ne pas confondre gnose et gnosticisme, dès qu'il s'agit précisément de cela aux commencements du christianisme. L'actualité a mis en lumière les évangiles apocryphes, le plus souvent d'influence gnostique. C'est une raison supplémentaire pour insister sur ce point.

L'ésotérisme chrétien est une gnose, mais au sens d'une « gnose amoureuse », d'une Connaissance qui allie l'amour et la connaissance, et qui finalement n'a de relation que très marginale avec le gnosticisme alexandrin, et les théories d'un Valentin, par exemple, dont on sait qu'elles ont inspiré un certain nombre de courants hétérodoxes tout au long de l'histoire du christianisme occidental : les Cathares en sont l'exemple le plus connu.

Les origines de l'ésotérisme chrétien dont nous parlons sont à rechercher ailleurs. Et cela est particulièrement évident lorsque nous évoquons les principales voies initiatiques qui le constituent, comme les branches d'un arbre, l'arbre de l'ésotérisme chrétien. Si nous recourons à cette image, c'est volontairement. Les racines en sont le christianisme lui-même, le christianisme des origines, et l'Évangile de Saint Jean ; ce n'est pas la gnose alexandrine. Le tronc ou les branches maîtresses en sont saint Clément d'Alexandrie et le pseudo-Denis, l'Aréopagite. Ni l'un ni l'autre ne sont évidemment des gnostiques, même s'ils parlent de gnose, mais au sens de connaissance (*gnosis*), pas de gnosticisme. Comme l'écrit Clément d'Alexandrie : « A Jacques le Juste, à Jean et à Pierre, le Seigneur après sa résurrection donna la gnose ; ceux-ci la donnèrent aux autres apôtres ; les autres apôtres la donnèrent aux 70, dont l'un était Barnabé »

Pour autant ni saint Clément d'Alexandrie ni le pseudo-Denis, l'Aréopagite ne sont des mystiques. L'arbre de l'ésotérisme chrétien est à distinguer des fleurs mystiques du christianisme.

L'Église est un jardin où fleurissent les saints, les mystiques et que domine l'arbre de l'ésotérisme chrétien. Les saints exhalent leur parfum, le parfum de sainteté qui est le propre de la Charité ; les mystiques fleurissent, eux, dans l'amour du Christ - et les « initiés » chrétiens sont ceux *en qui Dieu verdoie*. Mais ce ne sont que des tendances. Les mystiques pratiquent évidemment la charité, les saints entretiennent une relation amoureuse avec le Christ - quant aux « initiés », ils ne dissocient pas l'Amour et la Connaissance. Simplement, si l'on parle d'ésotérisme chrétien, il faut avoir en tête cette distinction entre voie mystique et voie initiatique. C'est fondamental. La voie mystique, c'est l'union de l'âme avec le Christ Jésus - l'Époux, le Bien-aimé - tandis que la voie initiatique, c'est la réunion de l'homme Adam avec le Christ-*Sophia*, avec la Sagesse divine.

*

L'arbre de l'ésotérisme chrétien est ainsi formé de trois branches principales que représentent les voies suivantes : Métaphysique, Chevaleresque et Théosophique. On rencontre les mêmes voies dans le Soufisme, l'ésotérisme islamique, ou la Kabbale, qui est l'ésotérisme hébraïque. Les rapports qu'entretiennent ces différents ésotérismes sont nombreux et, à tout moment, il est possible d'opérer des rapprochements, qui sont quelquefois saisissants. Cependant, s'il est question d'ésotérisme chrétien, c'est qu'on ne saurait le confondre avec les autres arbres de l'ésotérisme occidental. D'un point de vue spirituel, l'arbre de l'ésotérisme chrétien s'enracine dans le Christ. Certes, selon René Guénon en particulier, chacune de ces traditions ne sont que *secondaires* par rapport à une Tradition qui est la Tradition primordiale ; on ne saurait nier, toutefois, une sorte de précellence de l'ésotérisme chrétien, en ce que *c'est le sang du Christ qui l'irrigue*, comme la sève irrigue l'arbre. Le Cœur du Christ est ce Graal qui a recueilli le sang du Christ sur la Croix - et la Blessure de ce Cœur est l'ésotérisme chrétien même. Pour cette raison, dans l'ésotérisme chrétien, ne peut prétendre au titre d'initié que celui qui a assisté au Coup de Lance, après avoir reposé sur la poitrine du Seigneur, et entendu les battements de son divin Cœur, comme lors de la dernière Cène ; autrement dit l'initié chrétien est celui qui aspire à la ressemblance du disciple que Jésus aimait et qui la réalise. C'est en cela que l'ésotérisme chrétien se distingue fondamentalement comme rameau unique de l'ésotérisme occidental, même si l'on parle de la Science sacrée ou divine qui est commune à l'ésotérisme chrétien, au Soufisme et à la Kabbale.

Dans l'ésotérisme chrétien, cette Science divine est contenue dans le Cœur transpercé du Christ. Et c'est dans le Cœur du Christ que l'initié chrétien inscrit sa démarche *vers l'intérieur* : l'intérieur de son propre cœur.

Comme pour tout ésotérisme, en effet, il s'agit essentiellement dans l'ésotérisme chrétien de se tourner vers l'intérieur. Toutes les voies initiatiques sont des voies d'intériorité. Et il ne saurait en être autrement, même s'il faut remarquer ici qu'il n'est pas question d'extase, comme dans la voie mystique, mais d'un véritable cheminement vers l'intérieur.

De l'intériorité

« Où veux-tu aller chercher Dieu ? Dans l'abîme au-dessus des étoiles ? Tu ne le trouveras pas. Cherche-le dans ton cœur, dans le centre de l'engendrement de ta vie ».

Jacob Boehme

Toute voie initiatique se présente par conséquent comme un cheminement vers l'intérieur, de l'extérieur *vers* l'intérieur.

Ce cheminement nécessite d'abord une initiation, ce en quoi il se distingue de la voie mystique. Qu'est-ce qu'une initiation ? C'est une influence spirituelle communiquée par un maître - or, qui est le maître, dans l'ésotérisme chrétien ? C'est, par excellence, le Christ. Il faut, ensuite, une méthode pour progresser sur le chemin - et, quelles sont ces méthodes dans l'ésotérisme chrétien ? Ce sont les sacrements, et le sacrement par excellence de l'ésotérisme chrétien, c'est l'eucharistie. Simplement, l'eucharistie n'est pas ce « repas partagé », cette vague cérémonie communautaire qu'elle est devenue, elle est une nourriture divine et elle est, dans l'ordre de l'ésotérisme chrétien, la nourriture de l'initié. Elle est en quelque sorte son viatique sur « le chemin mystérieux qui va vers l'intérieur ». C'est même ainsi que le Christ s'avance au devant de son disciple, sous les espèces du pain et du vin. Naturellement, il existe d'autres modes de réalisation spirituelle, mais pourquoi chercher ailleurs de quoi combler notre aspiration à la vie intérieure quand nous disposons d'un tel truchement ? Il faut croire qu'il existe une bien grande méfiance à l'égard de l'Église. Pourtant, le sacrement, lui, demeure indemne - il suffit de le comprendre en relation avec l'ésotérisme chrétien, dans l'esprit.

On en conclura que, de même que le Christ de l'ésotérisme chrétien est le Christ-*Sophia*, et non seulement Jésus-Christ, et qu'il est le Maître par excellence, de même le sacrement de l'Eucharistie en tant que mode de réalisation spirituelle se révèle le mode par excellence de l'ésotérisme chrétien.

C'est l'initiation qui permet de le comprendre - et l'initiateur, c'est le Christ-*Sophia* lui-même, *Sophia*, la SAGESSE DIVINE. (C'est pourquoi l'œuvre de Jacob Boehme revêt cette importance exceptionnelle que nous lui attribuons.)

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT



Projections

MERCI

J'ai dit merci au vent qui soulève mes cheveux. J'ai dit merci aux arbres dans leur parure d'été et dans le dénuement de leur hiver. J'ai dit merci aux oiseaux car ils annoncent l'aurore. J'ai dit merci aux fleurs qui témoignent de la lumière. J'ai dit merci au brin d'herbe qui enseigne la sagesse. J'ai dit merci à l'eau qui révèle à chacun ses propres traits. J'ai dit merci à la terre dans laquelle le grain meurt pour germer. J'ai dit merci à la lune et j'ai mesuré mon ombre. Je ne savais pas comment remercier le soleil. J'ai accepté simplement la brûlure de sa flamme sur mon visage.

Quand j'ai voulu remercier les hommes, je me suis retourné pour leur sourire, mais j'ai vu qu'ils couraient et n'avaient point le temps d'écouter. Je me suis trouvé seul et il n'y avait sur le sable aucune trace de leurs pas. Je les ai remerciés de ne s'être point attardés. Et j'ai dit merci au silence de m'avoir ouvert son secret.

O NUIT

O nuit, je te croyais sombre et j'ai cru qu'il fallait marcher à tâtons pour éviter les pierres des chemins. J'ai pensé qu'il convenait d'avancer les bras et les mains comme font les aveugles le jour. J'ai murmuré contre toi. Je te croyais hostile et je n'ai point hésité à te traiter comme une ennemie.

Tu me paraissais close, ô nuit privée de fenêtres. Je te croyais si muette, ô nuit si profondément grave. Il me semblait que tu devais être éternelle, ô nuit qui paraît sans fin.

J'ai voulu m'éloigner de toi et desserrer ton étreinte. J'ai tenté de te perdre, ô nuit, pour m'échapper. Tu noyais mes yeux et je voulais voir. Tu plaçais un verrou sur mes lèvres et je voulais parler. Tu attachais des poids lourds à mes pieds et je voulais courir. Tu cadenassais mon cœur, ô nuit, et je voulais aimer. Tu m'enserrais de nœuds et je me croyais prisonnier. Tu jetais sur mes épaules un voile et personne ne pouvait me regarder.

Que voulais-tu que je fasse, ô nuit privée d'étoiles ?

Quand tu m'as parlé, j'ai fermé mes oreilles, je ne désirais point t'entendre, ô nuit, je ne voulais plus souffrir, j'avais mon plein rassasiement.

Mais tu m'as dit, ô nuit, ouvre donc les yeux et regarde.

Et j'ai vu que la nuit n'était qu'excès de lumière.

Tu m'as donné des yeux pour te voir, ô nuit si pleinement lumineuse.

Et plus je te contemple, plus je suis ébloui.

LA PAGE

Prends une page et écris. Noircis cette feuille blanche. Trace d'une main sûre des traits. Va de gauche à droite, dirige-toi vers l'avenir. Et ta page remplie, arrête-toi. Vas-tu signer, ajouter ton nom d'homme sur cette longue feuille ? Mais est-ce toi l'écrivain ? As-tu seulement prêté ta main ou encore ton oreille, copiant plus mal que bien ce que tu entendais ?

Demain un autre pourra lire et en lui-même dira : moi aussi j'ai entendu cela. Était-ce de bouche d'homme, ou les arbres me l'ont-ils murmuré un soir ? Je n'en sais rien. Et si cet homme va jusqu'au bout de sa demande, il saura bien qu'il l'a entendu quelque part....

dans son cœur.

RENONCEMENT

J'ai refusé de te chercher car je ne pourrai jamais t'atteindre. Les noms dont je me sers pour te nommer jettent des oripeaux sur ton visage. J'ai renoncé à toi. Je ne ferai plus un seul pas pour te trouver. Vouloir te posséder est vanité suprême, plus puérile que les jeux de la feuille morte dans le vent.

Mes pieds ont rejeté les sandales. Mes mains refusé d'êtreindre. Mes yeux se sont détournés des images. Mon oreille a cessé de percevoir les bruits.

J'ai marché vers le centre des choses. Et le secret a cessé d'être secret. J'ai écouté battre le cœur de la pierre. J'ai entendu courir la sève dans l'amandier. J'ai perçu le frémissement de la terre sous le soleil. Dans l'eau j'ai saisi tous les reflets.

J'ai célébré le son...

et je suis devenu muet.

La Tour Saint-Jacques, juillet-août 1958



GOETHE

Les mystères

On médite pour vous un chant merveilleux : écoutez avec joie et appelez tout le monde. La route passe à travers montagnes et vallons : ici la vue est bornée, là elle est découverte ; et, si le sentier serpente doucement dans les bocages, ne croyez pas que ce soit une erreur. Nous saurons bien, quand nous aurons assez grimpé, approcher du but au bon moment.

Mais que nul n'imagine qu'avec tout son esprit, il s'expliquera jamais la chanson jusqu'au bout. Bien des gens y gagneront beaucoup ; la terre féconde produit mille et mille fleurs, l'un s'en va d'ici le regard sombre ; l'autre demeure avec une joyeuse contenance. Chacun doit jouir à sa guise ; la source doit couler pour maint voyageur.

Lassé d'une longue journée de marche, qu'il a entreprise par une impulsion supérieure, appuyé sur son bâton, à la manière des pieux pèlerins, frère Marc, délaissant chemins et sentiers, arrive, par une belle soirée, dans un vallon, pour demander quelque nourriture ; plein de l'espérance qu'il trouvera, pour cette nuit, dans les profondeurs bocagères, un gîte hospitalier.

Au pied de la montagne escarpée qui se dresse devant lui, il croit voir les traces d'un chemin ; il suit le sentier qui serpente, et, en montant, se replie autour des rochers ; bientôt il se voit élevé au-dessus de la vallée ; le soleil se remontre à lui gracieux et beau ; et

bientôt avec une secrète joie, il voit près de lui le sommet devant ses yeux.

Et, à côté, le soleil, qui, sur son déclin, trône encore avec magnificence entre des nuages sombres. Il rassemble ses forces pour atteindre le sommet. Là il espère voir sa peine bientôt récompensée. « Alors, se dit-il à lui-même, alors nous saurons si des êtres humains habitent dans le voisinage. » Il monte, il écoute et il croit renaître : le bruit d'une cloche résonne à ses oreilles.

Et lorsqu'il est parvenu sur la plus haute cime, il voit une vallée prochaine doucement inclinée. Son œil paisible brille de plaisir ; car, devant le bois, il voit soudain, dans les prés verts, un bel édifice. Le dernier rayon de soleil l'éclaire justement. Il accourt à travers les prairies, que la rosée abreuve, au monastère qui brille devant lui.

Déjà il se voit tout près du lieu tranquille qui remplit son âme de paix et d'espérance, et, sur l'arceau de la porte fermée, il observe une mystérieuse Image. Il s'arrête et réfléchit et murmure les paroles pieuses de la dévotion, qui s'éveille dans son cœur ; il s'arrête et se demande ce que cela signifie. Le soleil se couche et les sons s'évanouissent

Il voit érigé avec magnificence le signe qui est la consolation et l'espoir de toute la terre, auquel des esprits sans nombre se sont engagés, que des cœurs sans nombre implorèrent avec ardeur, qui anéantit le pouvoir de la mort cruelle, qui flotte sur maints étendards victorieux ; une source de rafraîchissements parcourt ses membres fatigués ; il voit la croix et il baisse les yeux.

Il sent encore quelle source de salut de là s'est répandue, il sent la croyance de la moitié du monde ; mais il est saisi d'un sentiment tout nouveau, en voyant comme l'image se présente ici à ses yeux. Il voit la croix enlacée de roses. Qui donc associa les roses à la croix ? La couronne s'épanouit pour entourer moelleusement de toutes parts le bois raboteux.

De légers nuages d'argent se balancent, pour prendre l'essor avec la croix et les roses, et, du centre, s'épanouit une sainte gloire à trois rayons, qui partent d'un même point. Autour de l'image, aucune légende qui éclaire et révèle le secret. Dans le crépuscule, qui devient toujours plus sombre, il s'arrête et médite et se sent édifié.

Il heurte enfin, quand les hautes étoiles abaissent sur lui leurs yeux étincelants. La porte s'ouvre, et on le reçoit les bras ouverts, les mains prêtes. Il dit d'où il est, de quelle distance l'envoient les ordres d'êtres supérieurs. On écoute, on admire ; on a fêté l'inconnu comme un hôte, on fête maintenant l'envoyé.

Chacun s'approche pour entendre aussi ; chacun est ému par une puissance secrète : pas un souffle n'ose interrompre l'hôte merveilleux, car chaque parole retentit dans le cœur. Ce qu'il raconte agit comme les profonds enseignements de la sagesse que publient les lèvres des enfants ; à la franchise, à l'innocence de ses manières, il semble un homme d'un autre monde.

« Bienvenu ! s'écrie enfin un vieillard ; bienvenu, si ta mission apporte la consolation et l'espérance. Tu le vois, nous sommes tous saisis, bien que ton aspect réveille nos âmes. La plus belle félicité, hélas ! nous est ravie ; nous sommes émus de soucis et de crainte. Ô étranger, c'est à une heure décisive que nos murs te reçoivent, afin de porter le deuil avec nous.

Car, hélas l'homme qui nous unit tous ici, que nous reconnaissons comme père, comme ami, comme guide, qui alluma dans notre vie la flamme et le courage, dans peu de temps il nous quittera pour jamais ; c'est tout récemment qu'il l'a déclaré lui-même ; mais il ne veut dire ni la façon ni l'heure, et par là son départ certain est pour nous plein de mystères et d'amères douleurs.

Tu nous vois tous ici, les cheveux blancs, tels que la nature nous a conviés au repos ; nous n'avons reçu aucun homme à qui, dans ses jeunes années, le cœur ordonnait trop tôt de renoncer au monde. Lorsque nous eûmes éprouvé les plaisirs et les peines de la vie, que le vent eut cessé d'enfler nos voiles, il nous fut permis d'aborder ici avec honneur, dans l'assurance que nous avions trouvé le port tranquille.

Le noble mortel qui nous a conduits dans ce lieu porte la paix de Dieu dans son cœur ; je l'ai accompagné dans le sentier de la vie, et je connais bien les temps d'autrefois ; les heures où il se prépare dans la solitude nous annoncent notre perte prochaine. Qu'est-ce que l'homme, qu'il puisse donner sa vie pour néant et non pour un meilleur que lui !

Ce serait maintenant mon unique vœu ! Pourquoi me faut-il y renoncer ? Combien sont déjà partis avant moi ! C'est lui dont je devrai déplorer plus douloureusement la perte. Avec quelle bienveillance il t'aurait accueilli. Mais il nous a remis la maison. Et quoiqu'il n'ait pas encore nommé son successeur, il est déjà séparé de nous en esprit.

Il vient seulement chaque jour une petite heure ; il nous fait des récits ; il est plus ému qu'autrefois. Nous apprenons alors de sa propre bouche comme la Providence l'a merveilleusement conduit ; nous écoutons attentivement, afin que l'exacte connaissance de ces faits soit conservée pour la postérité, jusque dans les moindres détails. Nous veillons aussi à ce qu'un de nous écrive avec soin, et que le souvenir de notre ami subsiste pur et vrai.

J'aimerais mieux, je l'avoue, raconter moi-même bien des choses, que d'écouter en silence comme je fais : la plus petite circonstance ne saurait m'échapper; tout cela est encore vivant dans ma pensée ; j'écoute, et je puis à peine dissimuler que je ne suis pas toujours satisfait. Si je viens une fois à discourir de toutes ces choses, les paroles de ma bouche les publieront avec plus d'éclat.

Simple témoin, je conterais avec plus de détail et de liberté comment un génie le promit d'abord à sa mère ; comment, à la fête de son baptême, une étoile se montra plus brillante au couchant ; comment, les ailes déployées, un vautour s'abattit dans la cour près des colombes, et, sans frapper avec fureur, sans sévir comme à l'ordinaire, sembla les inviter doucement à la concorde.

Ensuite il nous a tu modestement comment, dans son enfance, il dompta la vipère qu'il vit se glisser autour du bras de sa sœur et serrer étroitement l'enfant endormie. La nourrice s'enfuit et abandonne le nourrisson, et lui, il étrangla le reptile d'une main sûre. La mère survint, et, avec une joie frémissante, elle vit l'exploit de son fils et la délivrance de sa fille.

Il ne dit pas non plus que, sous son épée, jaillit d'un aride rocher une source aussi forte qu'un ruisseau, qui, à flots pressés, serpenta de la montagne dans le vallon. Elle coule encore, aussi vive, aussi brillante, qu'elle s'élança d'abord au-devant de lui. Et ses compagnons, qui virent de leurs yeux ce prodige, osèrent à peine éteindre leur soif brûlante.

Quand un homme a été élevé par la nature au-dessus des autres, ce n'est pas merveille que beaucoup de choses lui réussissent ; il faut célébrer en lui la puissance du Créateur qui appelle la faible argile à tant de gloire : mais, quand un homme soutient la plus difficile des épreuves de la vie, et se surmonte lui-même, alors on peut avec joie le montrer aux autres et dire : « Voilà ce qu'il est, voilà son propre ! »

Car toute force nous porte en avant, nous porte à vivre, à déployer çà et là notre action ; au contraire, le torrent du monde nous gêne et nous presse de tous côtés, et nous entraîne avec lui. Et cet orage au dedans et cette lutte au dehors apprennent à l'intelligence le sens de cette parole difficile à entendre : « Il se délivre de la puissance qui enchaîne tous les êtres, l'homme qui se surmonte lui-même. »

Qu'il était jeune encore, quand son cœur lui apprit ce que chez lui j'ose à peine nommer vertu ; quand il sut respecter la sévère discipline de son père, et se montrer docile, alors que ce maître austère et rigoureux chargea les libres années de sa jeunesse d'un service auquel le fils se soumit avec joie, comme un enfant orphelin, sans asile, le fait par nécessité, pour un chétif salaire !

Il dut suivre les guerriers en campagne, d'abord à pied, en bravant l'orage et le soleil ; soigner les chevaux, dresser la table, être au service de tout vieux soldat. Vite et volontiers, en tout temps il courait de jour et de nuit, portant les messages à travers les forêts, et, accoutumé de la sorte à ne vivre que pour les autres, il semblait ne se plaire qu'à la fatigue.

Comme, dans la bataille, il ramassait avec une joyeuse audace les flèches qu'il trouvait par terre, courait ensuite cueillir lui-même les herbes avec lesquelles il pansait les blessés ! Ce qu'il touchait guérissait bientôt ; le malade voulait être soigné de sa main. Qui ne l'observait avec joie ! Et son père lui seul semblait ne point faire cas de lui.

Léger, comme un navire à la voile, qui ne sent pas le poids de la cargaison et vole de port en port, il portait le fardeau des leçons paternelles ; l'obéissance en était le premier et le dernier mot, et, comme le plaisir entraîne l'enfant, et l'honneur le jeune homme, la volonté étrangère seule l'entraînait. Le père imaginait vainement de nouvelles épreuves, et, s'il voulait exiger, il était contraint de louer.

Enfin il se déclara aussi vaincu ; il reconnut par ses actes le mérite de son fils ; la rudesse du vieillard avait disparu ; il lui donna soudain un cheval de prix ; le jeune homme fut affranchi du petit service : au lieu du court poignard, il porta une épée, et, après ces épreuves, il entra dans un ordre auquel il avait droit par sa naissance.

Je pourrais passer des jours à te conter encore des choses qui surprennent quiconque les entend. Sa vie sera certainement égalée un jour par les races futures aux plus admirables histoires ; ce qui, dans les fables et les poèmes, paraît incroyable aux esprits et qui pourtant les charme, on peut ici l'entendre, et il faut bien se résoudre, doublement réjoui, à le recevoir comme vrai.

Si tu me demandes comment s'appelle cet élu, que s'est choisi l'œil de la Providence, que je louai souvent et jamais assez ; à qui arrivèrent tant d'aventures incroyables ? Il s'appelle Humanus, le saint, le sage, l'homme le meilleur que j'aie vu de mes yeux ; et sa maison, comme disent les princes, tu la connaîtras en même temps que ses aïeux. »

Ainsi parla le vieillard, et il en aurait dit davantage, car il était plein de ces merveilles, et ce qu'il devait nous raconter nous aurait charmés bien des semaines encore, mais son discours fut interrompu, au moment où son cœur s'épanchait le plus vivement avec son hôte. Les autres frères allaient et venaient, et finirent par le réduire au silence.

Et, après le repas, Marc, s'étant incliné devant le Seigneur et devant ses hôtes, demanda encore une coupe d'eau pure, qui lui fut aussi présentée. Puis ils le conduisirent dans la grande salle, où un étrange spectacle s'offrit à lui. Ce qu'il vit dans ce lieu ne doit pas être passé sous silence ; je vous le décrirai fidèlement.

Là, nul ornement pour éblouir les yeux ; une voûte d'arête s'élevait hardiment, et il vit rangés en ordre autour des murs, comme dans le chœur d'une église, treize sièges élégamment taillés par des mains habiles. Devant chacun se trouvait un petit pupitre. Là on se sentait disposé à la dévotion, on sentait le calme de la vie et la vie sociale.

Il vit aux murs treize écussons suspendus, car à chaque siège était assigné le sien. Ils ne semblaient point se prévaloir fièrement de leurs aïeux; chacun paraissait considérable et choisi ; et frère Marc brûlait du désir de savoir le sens caché de ces figures. Au centre, il vit, pour la seconde fois, le signe de la croix avec des branches de roses.

Ici l'âme peut se figurer bien des choses ; un objet distrait de l'autre, et des casques sont suspendus sur quelques écussons ; çà et là on voit aussi des lances et des épées ; des armes, comme on peut en ramasser sur les champs de bataille, décorent ce lieu : ici, des drapeaux et des armes de pays étrangers, et, si je vois bien, des liens aussi et des chaînes !

Chacun se prosterne devant son siège; se frappe la poitrine, recueilli dans une prière muette ; de leurs lèvres s'exhalent des hymnes courts, dans lesquels se nourrit la joie pieuse ; puis les frères, fidèlement unis, se bénissent pour le court sommeil, que ne trouble point la fantaisie. Tandis que les autres se retirent, Marc demeure, avec quelques-uns, en contemplation dans la salle.

Si fatigué qu'il soit, il désire de veiller encore, car mainte et mainte image l'attire puissamment : ici, il voit un dragon couleur de feu, qui apaise sa soif dans des flammes furieuses ; là, un bras dans la gueule d'un ours, d'où le sang coule à flots bouillonnants ; les deux écussons étaient suspendus à égale distance, à gauche et à droite de la croix aux roses.

« Tu t'engages dans de merveilleuses voies, lui dit encore le vieillard avec bonté. Que ces images te convient à demeurer jusqu'au moment où la vie de maint héros te sera connue. Ce que ces lieux recèlent ne se devine pas : il faut donc te le découvrir en confidence. Tu soupçonnes peut-être qu'on a souffert et connu et perdu ici bien des choses et ce que l'on a conquis.

Mais ne crois pas que le vieillard te parle seulement des temps d'autrefois : il se passe encore ici bien des événements ; ce que tu vois est de plus en plus considérable et couvert tantôt d'un

tapis tantôt d'un crêpe. Tu es libre, si cela te plaît, de te préparer : ô mon ami, tu n'as encore franchi que la première porte ; on t'a fait dans le vestibule une réception amicale, et tu me parais digne de pénétrer dans l'intérieur. »

Après un court sommeil dans une tranquille cellule, un sourd carillon éveille notre ami. Il saute à bas du lit avec une infatigable vivacité ; le fils du ciel suit l'appel de la dévotion. Vêtu à la hâte, il s'élançe vers le seuil ; déjà son cœur vole à l'église, obéissant, paisible, sur les ailes de la prière ; il loquette à la porte, et la trouve fermée aux verrous.

Et, comme il prête l'oreille, à intervalles égaux, trois fois se répète un coup sur l'airain sonore : ce ne sont pas les coups de l'horloge ; ce n'est pas le bruit des cloches. Un son de flûte s'y mêle de temps en temps ; cette musique étrange, et difficile à expliquer, s'anime de telle sorte qu'elle réjouit le cœur, sérieuse, engageante, comme si des couples heureux entrelaçaient leurs danses en chantant.

Il court à la fenêtre, pour contempler peut-être ce qui le trouble et le saisit merveilleusement ; il voit le jour poindre à l'orient lointain ; il voit sur l'horizon de légères vapeurs étendues. Et doit-il en croire ses yeux ?... Une lumière étrange se promène dans le jardin ; il voit trois jeunes gens armés de flambeaux, circuler, courir dans les allées.

Il voit distinctement briller leurs habits blancs, serrés au corps et de forme élégante ; il peut voir leurs chevelures bouclées, couronnées de fleurs, leur ceinture entourée de roses ; ils semblent venir de danses nocturnes, ranimés et embellis par leurs joyeuses fatigues. Ils courent, ils éteignent les flambeaux comme s'effacent les étoiles, et ils disparaissent dans le lointain.¹

¹ Voici, en substance, les éclaircissements que Goethe lui-même a donnés en 1818, sur le plan général et le but de ce poème, composé vers 1783 et qu'il n'a pas achevé.

Le lecteur, après avoir été promené dans les montagnes, serait arrivé à des plaines ouvertes et fertiles ; on aurait visité dans leurs demeures chacun des moines chevaliers ; la diversité des peuples et des climats aurait fait connaître que ces hommes excellents s'étaient rassemblés de tous les coins du monde pour adorer Dieu en secret, chacun à sa manière : dans cette retraite, les façons de penser et de sentir les plus diverses devraient avoir pour représentants ces hommes d'élite, qui exprimaient dignement par la vie commune le désir de la plus haute culture, bien qu'elle fût incomplète en chacun d'eux. Dans ce but, ils se sont groupés autour d'un homme appelé Humanus, vers lequel la sympathie et quelques rapports les attirent les uns et les autres. Tout à coup ce médiateur se dispose les quitter, et ils apprennent son histoire avec autant de surprise que d'édification. Elle est racontée non seulement par lui-même mais aussi par



LETTRE DE S. A. MIR JAFAR ALI BAJADUR,
NABAB DE SURATE

A M. GARCIN DE TASSY

Membre de l'Institut, de la Société orientale de France, etc.

Le prince indien Mir Jafar Ali Bahâdur, nabab de Surate, est venu dernièrement passer quelques jours à Paris. Il profita de quelques-uns de ses moments de loisir pour venir rendre visite à notre savant indianiste M. GARCIN DE TASSY, avec lequel il eut un long entretien dans sa langue natale. Avant de quitter Paris il adressa au célèbre professeur une lettre écrite en langue hindoustani et en caractères persans cursifs, dits *chikesteh*. Nous avons cru faire plaisir à nos

chacun des douze, qui l'ont tous connu en divers temps. Chaque religion a eu son heure d'épanouissement suprême et s'est rapprochée alors de ce guide suprême, de ce médiateur ; elle s'est même identifiée avec lui. Ces époques se montrent comme incarnées dans ces douze représentants si bien que toute profession de foi religieuse et morale si étrange que soit la forme est digne d'amour et de respect. Aussi, après un long temps de vie commune, Humanus peut se retirer, parce que son esprit s'est incarné dans tous ses disciples, et n'a plus besoin de revêtir une forme corporelle particulière.

Le lecteur, promené ensuite en esprit dans tous les temps et tous les lieux, peut voir sous mille formes les effets les plus heureux que produit l'amour de Dieu et des hommes, sans aucun des abus qui rendent haïssables les religions dégénérées.

L'action se passe dans le carnaval, et le signe distinctif de la société est une croix entourée de roses, mais on prévoit qu'au départ d'Humanus, l'éternelle durée de la régénération sociale, scellée par le jour de Pâques, se manifestera pour consoler les cœurs. Cependant pour qu'une si belle alliance ne reste pas sans chef, une dispensation et une révélation miraculeuse élèvent à cette dignité le pauvre pèlerin, le frère Marc, qui, sans avoir une vaste science, sans aspirer à l'inaccessible, mérite par son humilité, son dévouement et son activité dans la pieuse confrérie de présider une société animée de sentiments si généreux.

lecteurs en publiant ici la traduction de cette lettre, accompagnée du *fac simile* du texte original.

« *Salut au savant dans les nobles connaissances; Monsieur de Tassy, Sahib.*

« Après vous avoir offert mes salutations et vous avoir exprimé le désir d'une nouvelle et heureuse entrevue; je viens troubler vos heureux instants pour vous dire qu'au milieu de toutes les choses agréables de cette ville l'avantage de vous voir m'a donné particulièrement une joie très-grande, et surtout la réception de la lettre, tracée par l'amitié, que vous m'avez écrite, laquelle m'est parvenue dans le moment le plus heureux et l'heure la plus favorable, comme des friandises qu'on prend à la fête qui suit le jeûne de Ramazân. La lecture de cette lettre m'a été extrêmement agréable, parce qu'en réalité vous avez acquis en perfection la langue hindoustani et que vous vous exprimez, en cette langue, avec la Convenance de la bonne diction et de la clarté, sans être jamais allé dans l'Inde, sans maître et sans avoir fréquenté des gens du pays ; mais seulement par la lecture des livres, ce qui est une chose peu commune et rare.

La demande que vous m'avez faite, à moi qui suis solliciteur à la cour de l'être qui n'a besoin de personne, d'écrire mes impressions sur la ville de Paris m'est extrêmement agréable et me convient beaucoup ; et je suis très-reconnaissant de la promesse que vous me faites de les traduire en français. Le fait est que la ville de Paris est réellement d'une beauté parfaite pour celui qui la voit, et quant à l'élégance et à la magnificence de ses monuments, elle est resplendissante comme la lune lumineuse. Les manières y sont distinguées; les dames, belles de figure et d'un port gracieux.



عالم شہزادہ شہزادہ شہزادہ شہزادہ

بوسم شوق مرقت بہت ابات یک فرہ اونٹ
ایک ہون کر اس شہر میں رجبہ سعادت خصوصاً ایک ہون
ہی فرحت پیشہ ہا عدوی عروہ برہنہ جیک فرقت
رقمہ ایک زمان سعید رقت خوشتر سہینہ عید بن ہر گویا کتر گور
اور دوسکی مٹاویہ جہ کلہ اور سرت ہار مال ہر ہر
جہ کیا کہ اسے بن ہر ستانی زبان میں ہر ہر ہا ہی رقت
تعمیر و تحریف کی رگتا ہی کتر گور ہا جہ نہ جانی اوس سکا
اور ہر دن اوستاد ہر گور اوس سکیون یک نقطہ مٹا کر کتر دن
سیک کہ چہات کہ باب ترے ز اوس ہا رقت ہر گویا ہر ہر

چو میں غازی اہلی لطف مہر با شہینہ در خواست واسطی جان
 حاشمہ پارس کی قرۃ سرنایت دل لہ در زون
 اص جو دامن آست اسکی تر حشر کی بیچ زمان و نسج کیا
 زمانہ اور سی دریکو منہم . لکن کہ پارکلی شہر میں زیور بیستین
 با نظیر اور لطافت حسن عمارت میں پرستیدر شہر
 برانی کیا افق میں ترازو خواتین خوب خوشی انداز
 قوس اردو میرا ہی ہیں تہا کہ حال سو یورپ اپنا کچھ کم
 یا وہ کار محکم ہستی گردن اب جس صورت میں کو تزیین
 اپنی دل در شجر در جہات تصور کر کیا ایش اور سلطنت
 حیات مستعد تمام معنی خود وطن میں کو گنہگار
 اپنی جو خط میں دیا نیچے نقطہ وقت حکم سورت اپنی
 سب کوئی اور ایچے کام نیک انجام کو بہر بھی کہوئی کہ ہر
 (1854) زیر کشہ اعوام در سعادت ہست

J'avais déjà le désir d'écrire mon voyage en Europe comme un souvenir sur la page de l'existence ; mais actuellement ce sera pour moi une obligation; et je le ferai de la manière que vous m'avez indiquée. Je me mettrai décidément au travail ; s'il plaît à Dieu, après avoir terminé mes pérégrinations, pourvu que cette vie d'emprunt me soit conservée ; et je vous enverrai mon travail afin que vous l'examiniez, ce qui sera non seulement un plaisir, mais un bonheur pour moi. Arrivé dans l'Inde, je n'oublierai pas cette tâche que j'espère devoir terminer heureusement.

« En date du 13 novembre de l'année 1854, dans la capitale de Paris.

« Votre serviteur dévoué

MIR JAFAR ALI BAHADUR

LIBRES DESTINATIONS

TIBET

A Marguerite Kardos

« Je me suis dit : je vais reprendre le bâton de pèlerin de Alexandre Csoma de Körös, et je vais tout faire pour pouvoir apporter comme cadeau à ce peuple [hongrois] qui souffre le secret de son origine. »

Marguerite Kardos, « Mon histoire commence à Sumer »



Voyages de Csoma de Körös dans la Haute-Asie

M. CSOMA DE KÖRÖS, d'origine hongroise, et natif de la Transylvanie, vient de faire un voyage à travers une grande partie de l'Asie Occidentale, jusqu'au Tibet [sic]. Il été engagé par le célèbre Moorcroft, à se perfectionner, à Ladak, dans la connaissance de la langue tubétaine [sic]. M. de Körös fit ses études philologiques et

théologiques, entre 1815 et 1818, au collège de Dehlten, à Nagy Enyed, en Transylvanie et à l'université de Gottingue. Son but principal a toujours été d'éclaircir l'origine et les antiquités de la nation hongroise. En 1819, il revint à Temesvar pour y acquérir une plus ample connaissance de la langue slave ; de là, il fit un voyage à Agram, en Croatie, pour examiner les différens dialectes de cet idiome. Dans l'intention d'atteindre plus facilement le but qu'il se proposait, il résolut de se rendre dans l'Orient, où il croyait trouver les traces de l'origine asiatique de sa nation, et la véritable source des idiomes slaves.

Il partit donc de Nagy Enyed pour la Valachie, en novembre 1819, traverse le Danube à Rouchtchouk, et se joignit à des marchands bulgares, de Sophia, qui retournaient chez eux. De là, il se rendit à Philippopoli, dans l'intention de visiter Constantinople. La nouvelle que la peste régnait dans cette capitale, lui fit changer d'avis ; il se porte sur Enos, où il s'embarqua pour Alexandrie. Il y arriva au mois de février; mais, trouvant aussi la peste dans cette ville, il quitta bientôt l'Égypte, et se rendit par mer en Palestine. De Latakia en Syrie, il arriva heureusement à pied à Halep, le 13 avril 1820.

Cette ville ne le retint que peu de tems. Il y adopta le costume asiatique, et se mit en marche, toujours à pied, et en suivant différentes caravanes. Il passa par Orfa, Merdin, Moussoul et Bagdad. Le résident anglais, M. Rich, était alors absent de cette dernière ville, et se trouvait dans le Kurdistân ; cependant son secrétaire, M. Bellino, s'intéressa vivement pour notre voyageur, qui lui avait apporté des lettres de recommandation ; il lui fournit les moyens de se rendre à Téhéran, où il arriva au mois d'octobre. Soutenu par les secours généreux de M. Willock, résident anglais, M. Körös y séjourna quatre mois, pour se perfectionner dans le persan. Le même M. Willock lui procura les fonds nécessaires, pour le mettre en état de poursuivre son voyage. Il partit de Téhéran au mois de mars 1821, habillé en Persan, et il se fit passer pour un Arménien. Arrivé à Méchéhed, dans le Khorasân, il y trouva tout le pays soulevé et il lui fut impossible de passer outre. Son séjour dans cette ville se prolongea jusqu'au 20 octobre ; il la quitta pour aller à Boukhara, où il arriva au mois de novembre. Ici, le faux bruit de l'approche d'une armée russe le fit encore partir; il se rendit à Balkh, de là, à Khulm, et ensuite par Bamiyan, à Kaboul, où il arriva en janvier 1822.

Il y trouva l'occasion de se joindre à une caravane, destinée pour Peichawer. A Decka, il rencontra deux Européens, au service de Rendjit Sinh, avec lesquels il vint à Lahor. Toujours occupé du but principal de son voyage, il se porta par Djama à Kachmir, où il arriva le 14 mai; de cette ville, il se rendit à pied, avec quatre autres voyageurs, à Ladak, où il entra le 9 juin 1822.

L'intention de M. Körös était de pénétrer jusqu'à Yarkand ; mais les autorités chinoises, empêchèrent l'exécution de ce projet. Il trouva aussi des difficultés pour rester à Lei ou Ladak ; il était déjà en chemin pour retourner à Lahor, lorsqu'il rencontra M. Moorcroft, à Himbat ; il se fit connaître à cet illustre voyageur, qui lui fournit de suite les moyens de poursuivre son entreprise. M. Moorcroft le prit avec lui à Lei, et l'y laissa pour étudier la langue tibétaine. Plus tard, M. de Körös le rejoignit à Kachmir ; cependant il retourna bientôt après à Lei, muni des fonds nécessaires et de recommandations pour le premier ministre de Lei, et pour le lama de Tangla. C'est dans l'établissement du dernier, à Tanskar, dans la partie sud-ouest de la province de Ladak, que l'intrépide Hongrois séjourna depuis le mois de juin 1822. Pendant ce tems, il s'occupa d'étudier grammaticalement le tibétain, et il se procura la connaissance générale du contenu d'une collection d'ouvrages écrits dans cette langue, qui se composait de trois cent vingt volumes. Tous ces livres, à ce qu'on lui disait, étaient traduits du samskrit [*sic*] ; les titres des originaux, les noms des auteurs et ceux des traducteurs, y sont soigneusement marqués. M. de Körös a copié les tables du contenu de ces ouvrages; ils renferment aussi des recueils de mots samskrits et tibétains ; il a transcrit le plus ample qui occupe 154 pages.

Au commencement de l'hiver de 1824 à 1825, M. de Körös se rendit de Tanskar à Sulthanpour, dans le Kullu, et de là, par Mendi Saketi et Belaspour, à Sabatha, où il se trouvait encore au mois de mars 1825.

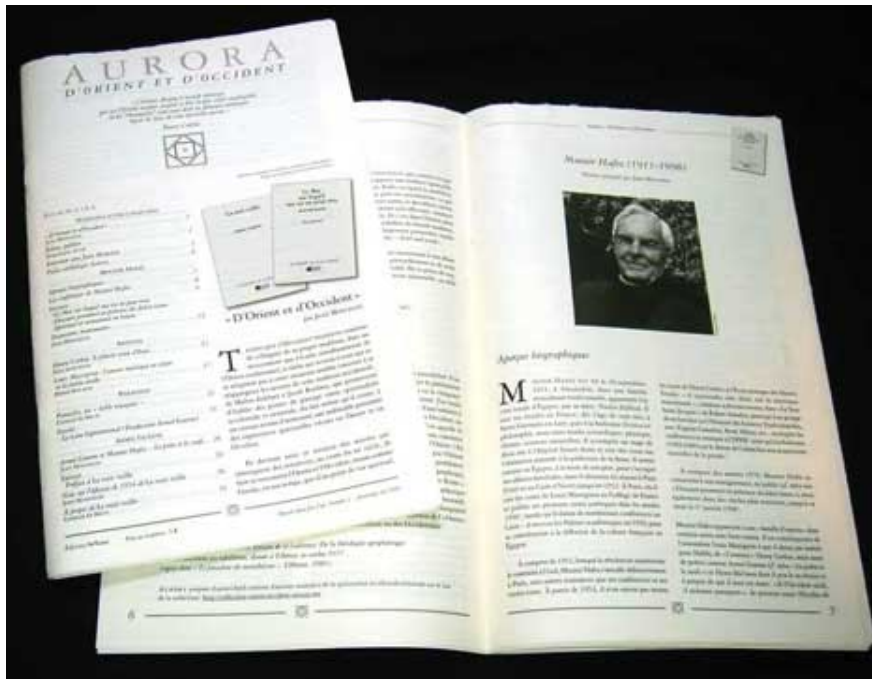
KLAPROTH.

Journal Asiatique, tome VIII, 1825

LA COLLECTION D'ORIENT ET D'OCCIDENT

AUX EDITIONS INTEXTE

LA REVUE *AURORA*, D'ORIENT ET D'OCCIDENT



SOMMAIRE DU NUMERO 2 (automne 2006)

Éditorial : L'Île Verte

Dossier Rulman Merswin : Entretien avec Jean Moncelon - L'Île Verte - Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland

Documents : Traduction inédite du *Livre des Quatre années* (extrait)
- Une lettre de l'Ami de Dieu de l'Oberland

Articles : Mounir Hafez, *La Montagne d'émeraude* - Saïda Bennani, *Mohammad Iqbal, une voix actuelle* - Andia et Patrick Riggerberg, *La Beauté et l'Amour chez Djâmî*

Présentation de *La Danse de l'âme*

LES CAHIERS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

SOMMAIRE DES SIX PREMIERS CAHIERS

Cahier n°1

De l'Orient intérieur : Jean Moncelon, *Nietzsche et l'Orient - Nietzsche et Novalis De l'initiation - La vocation de Henry Corbin* - **Documents d'Orient et d'Occident :** C. Defrémery, *Deux épisodes de la vie de Hâfiẓ Shirâzi* - M. Garcin de Tassy, *Khadja Khizr*, extrait de *Mémoire sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde* - Wackenroder, *La vision de Raphaël*, extrait de *Fantaisies sur l'Art par un religieux ami des arts* - Charlotte Margarethe de Prybram-Glodona, introduction à *Caspar David Friedrich* - **Libres destinations :** Sieur Du Loir, *La Caverne des Dormants d'Ephèse*, extrait de *Relation du voyage au Levant* - Nerval, Un extrait d'*Aurélia*, à propos de Taëz et du djebel Saber

Cahier n°2

De l'Orient intérieur : Jean Moncelon, *Pèlerins d'Orient - De la voie initiatique chevaleresque* - **Documents d'Orient et d'Occident :** Jacob Boehme, *Des trois Principes de l'Essence divine*, Chapitre premier - Henry Corbin, *A propos de Jacob Boehme et de Maître Eckhart*, extrait de « De la théologie apophasique comme antidote au nihilisme », Téhéran, 1977 - René Guénon, extrait d'*Introduction générale à l'étude des doctrines indoues* - CR de Masson-Oursel, *Revue philosophique*, 1921 - Vers persans, *Journal Asiatique* - Hölderlin, *Lamentations de Ménon sur Diotima* (traduction Armel Guerne), Extrait de la revue *Les Quatre Vents*, 1946 - C.G. Carus, Une citation au sujet de Caspar David Friedrich - Marcel Brion, « L'orientalisme n'est pas une découverte du Romantisme... », *Schumann et l'âme romantique*, 1954 - **Libres destinations :** Nerval, Un extrait de « Peinture des Turcs », *L'Artiste*, 1844

Cahier n° 3

De l'Orient intérieur : Réponse à un jeune correspondant - HÛRQALIYÂ - **Documents d'Orient et d'Occident :** Hölderlin, *Lamentations de Ménon sur Diotima* (traduction Armel Guerne) - *Une lettre de Diotima à Hölderlin* - Jacob Boehme, *Des trois Principes de l'Essence divine*, Chapitre premier (suite et fin), Chapitre deuxième - Dilthey, *Le Monde de l'esprit [Die Geistige Welt]*, Extrait - Vers persans, *Journal Asiatique* - Titus Burckhardt, « Sur la Divine comédie de Dante », Extrait - **Libres destinations :** *La Mongolie*

Cahier n°4

De l'Orient intérieur : Christian Jambet, extrait d'un *Entretien*, 1983 - **Documents d'Orient et d'Occident :** Hölderlin, *Lamentations de Ménon sur Diotima* (traduction Armel Guerne), Extrait de la revue *Les Quatre Vents*, 1946 - Jacob Boehme, *Des trois Principes de l'Essence divine*, Chapitre deuxième (suite et

fin), traduction Louis-Claude de Saint-Martin - **Fraîcheurs estivales** : Martin Heidegger, « Pourquoi restons-nous en province ? » - Hermann Hesse, « La nature est belle partout » - Youakim Moubarak, « Dante et Ibn 'Arabi », A propos de Miguel Asin Palacios, Beyrouth, 1977 - « Gérard de Nerval », Notice de Théophile Gautier - **Libres destinations** : Afghanistan, Myke Barry, 1974

Cahier n°5

De l'Orient intérieur : János Darvas, « En quête d'une réalité : l'imagination du Paradis », *Triades*, printemps 1991 - **Documents d'Orient et d'Occident** : Jacob Boehme, *Des trois Principes de l'Essence divine*, Chapitre quatrième (1-8), traduction Louis-Claude de Saint-Martin - Mohammad Iqbal, Préface à *Message de l'Orient*, Les Belles Lettres, 1956 - **Libres destinations** : Irak, « Le château d'Ukhaydir », par Annemarie Schwarzenbach, *Hiver au Proche-Orient*, Payot, 2006 - La collection d'Orient et d'Occident, aux éditions INTEXTE

Cahier n°6

De l'Orient intérieur : Jean Moncelon : A propos de Jacob Boehme - **Documents d'Orient et d'Occident** : Jacob Boehme, *Bref résumé de la très profonde contemplation du Mysterium Magnum* –August Hermann Ewerbeck, Sur Jacob Boehme, *L'Allemagne et les Allemands*, 1851 - August Jung, « Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland », *Annales de l'Est*, 1890 - Goethe, *Le chant de Mahomet* – Bonté et humilité de Mahomet, *Journal Asiatique*, 1856 - **Libres destinations** : Éphèse, les Sept Dormants - La revue *Aurora* & La collection d'Orient et d'Occident, aux éditions INTEXTE

*

[Nouveau]

LES CAHIERS DE L'ILE VERTE

Sept centième anniversaire de la naissance de
Rulman Merswin

Documents consacrés à Rulman Merswin et l'Ami
de Dieu de l'Oberland

A télécharger en ligne au format PDF

<http://www.moncelon.com/Rulmanmerswin.htm>

AU SOMMAIRE DE CE NUMERO

De l'Orient intérieur

Jean Moncelon, « L'arbre de l'ésotérisme chrétien », 2006

Documents d'Orient et d'Occident

Marie-Madeleine Davy, « Projection », *La Tour Saint-Jacques*, 1958
Goethe, *Les Mystères*
Lettre de S. A. Mir Jafar Ali Bajadur, nabab de Surate, à M. Garcin
de Tassy, 13 novembre 1854

Libres destinations

Tibet

« Voyages de Csoma de Körös dans la Haute-Asie », *Journal
asiatique*, 1825

*

La revue *Aurora*

Les Cahiers de l'Île Verte

Sommaire des 6 premiers *Cahiers d'Orient et d'Occident*

Ces Cahiers sont est une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés

2007